

Cœur de pirates

> **Informatique** Le site Hackerspaces.org recense 900 lieux dans le monde où se retrouve la dernière génération de bidouilleurs

> **Immersion** à Lausanne

Mehdi Atmani

La colocation est atypique. De jour, une entreprise de chauffage occupe l'aile droite de l'appartement lausannois. De nuit le mercredi, l'aile gauche se mue en hackerspace, un lieu de rencontre physique, où les adeptes de la bidouille informatique partagent leurs connaissances intimes des objets technologiques. Qu'ils soient étudiants en informatique à l'EPFL, ingénieurs ou simples passionnés, cette poignée de geeks vaudois a le nez dans la machine. Elle fait partie de cette communauté en expansion et aux contours irréguliers évoluant au sein de la nébuleuse Hackerspaces.org. Le site répertorie depuis 2007 ces lieux de piratage éthique à travers le monde entier à mesure qu'il s'en crée de nouveaux.

«Si personne ne remet en question la technologie que le marché nous propose, on est perdu»

Jean-Baptiste Aubort est le président de l'association Fixme, un nom derrière lequel se cache le hackerspace lausannois qu'il a monté en septembre 2010 avec un noyau dur de cinq amis. La bande se rencontre déjà à Berlin, lors des conférences du Chaos Communication Congress organisées par le Chaos Computer Club (CCC), le plus grand club de hackers d'Europe. «Nous avons entendu parler du site Hackerspaces.org. Un soir, on a décidé de se lancer», explique l'employé de 26 ans du département des techniques de l'information (DIT) à l'EPFL.

Les pirates suisses misent sur le social et le local. «Nous pensons ce lieu comme un espace d'échanges et de discussions. On doit pouvoir y passer sur un coup de tête après le travail et rentrer tard le soir», souligne Jean-Baptiste Aubort. En avril

2011, les amis tombent sur une proposition de sous-location d'une entreprise de chauffage pour un loyer raisonnable. Le hackerspace compte aujourd'hui une quarantaine de membres, tous adeptes de la bidouille. Et criminels à leurs heures perdues?

Derrière son PC, Jean-Michel ricane et lève les yeux. Alors que le monde observe d'un air inquiet les actes de cybercriminalité, les geeks lausannois ont à cœur de réhabiliter l'image noble du bidouilleur, quelque peu ternie par l'actualité. «On nous prend tous pour des vo-

leurs de cartes bleues, réagit-il. Hacker est un mot-valise dans lequel on mélange tout. C'est comme de dire que tu travailles dans l'informatique. Ça ne veut rien dire. Il y a des tonnes de métiers dans l'informatique.» Le hack, c'est d'abord la maîtrise de la technologie pour la détourner à des fins pratiques. Surtout, une philosophie: le partage des connaissances, le refus de l'autorité et le perfectionnisme.

Les geeks de Fixme sont tombés très tôt dans le hacking. D'abord avec des Lego techniques, puis des ordinateurs. Certains s'exercent

aujourd'hui dans des FabLab, ces laboratoires de fabrication numérique dans lesquels les machines industrielles sont mises à la disposition des bidouilleurs. A chaque étape de la vie, la même démarche: casser les objets, en découvrir les entrailles, pour les reconstruire en mieux. Cette plus-value est très souvent «émotionnelle», pratique aussi: automatiser son ordinateur pour qu'il exécute des tâches répétitives ou faire clignoter des objets. Au final, la même la satisfaction de bidouiller les choses pour son confort personnel. Le hacker est par essence très paresseux.

Les membres du hackerspace de Lausanne s'inspirent du mouvement des hackers des années 60, pionniers de l'informatique moderne, qui voulaient se libérer de la mainmise des corporations sur la technologie. Leur gourou se nomme Richard Matthew Stallman, hacker au département de recherche en intelligence artificielle du Massachusetts Institute of Technology (MIT), programmeur et militant renommé du logiciel libre. «Pour nous, c'est un peu Dieu», sourient les pirates. Le hackerspace Fixme n'est autre que la manifesta-

tion physique du mouvement des logiciels libres.

Cédric soulève sa tignasse bouclée, ajuste ses lunettes et bondit fièrement dans un coin du hackerspace où trône la borne d'arcade de jeux vidéos. Une copie conforme à celle de *Tron*, le film de science-fiction américain de 1982. «Elle était morte quand nous l'avons récupérée», s'exclame-t-il. Aujourd'hui, «la bête» fonctionne avec plusieurs jeux grâce à l'installation d'un PC complet qui tourne sur le système d'exploitation libre Linux. «Ça ne sert à rien, c'est juste fun», commente Cédric non sans une certaine fierté.

Le hacking se démocratise à mesure que la technologie s'imisce dans notre quotidien. Une tendance que Jean-Daniel Nicoud, membre senior du hackerspace lausannois, observe d'un bon œil et veut encourager. A «48 ans hexadécimal» (72 ans), cet informaticien de l'EPFL à la retraite n'est autre que l'inventeur du Smaky, la famille de microordinateurs développée en 1974 par le LAMI, le Laboratoire de micro-informatique de l'Ecole polytechnique de Lausanne.

Fondateur du Microclub de Lausanne, l'association des passionnés d'informatique dont les membres sont pour la plupart retraités, Jean-Daniel Nicoud a appris l'existence du hackerspace de Lausanne avec plaisir. «Deux générations s'intéressaient aux mêmes choses sans se connaître. J'ai vécu toute l'explosion de l'informatique, des premiers transistors jusqu'aux PC. Cette nouvelle génération de bidouilleurs a des choses à m'apprendre. Moi je me charge de leur transmettre mon savoir et le goût de la technologie.»

Jean-Daniel Nicoud reconnaît que la bidouille s'est complexifiée aujourd'hui, mais «son accès s'est simplifié, grâce à Arduino.» Ce kit open source de démarrage pour l'électronique développé en Italie donne la clé à toute une technologie comme la domotique (le contrôle des appareils domestiques) ou le pilotage à distance d'un robot. Autant d'outils que les geeks de Fixme mettent au service d'une certaine éthique du hack: jouir du libre choix des produits technologiques et lutter contre leur obsolescence programmée. «Nous sommes dépendants de la technologie. Si personne ne remet en question les produits que le marché nous propose, on est perdu. Tout le monde devrait être un hacker», conclut Didier.

>>> Sur Internet

En vidéo, l'art du hacking par Fixme www.letemps.ch



VERONIQUEBOTTERON.COM

L'association Fixme s'inspire des hackers des années 60 contre la mainmise des corporations sur la technologie. LAUSANNE, 21 JANVIER 2012

RSVP

Un jeu subtil et délicat



Sylviane Roche

J'ai été invité dans un restaurant gastronomique. Au moment de passer la commande, un autre invité a fait un esclandre parce que ni son premier ni son deuxième choix n'étaient disponibles. Je me suis senti gêné pour nos hôtes. Un invité peut-il ainsi manifester son mécontentement? Ne vaut-il pas mieux se taire tant que celui qui invite ne dit rien?

Christoph

Cher Christoph

Vous avez parfaitement raison, être invité donne des devoirs, et le

premier d'entre eux, comme pour tout cadeau, est d'être content de ce qu'on vous offre et de ne jamais manifester la moindre réticence. Il ne viendrait à l'idée de personne (enfin, j'espère...) de dénigrer le repas servi dans un cadre privé, de protester parce qu'on nous sert du gigot alors que, ce jour-là, on avait justement envie de manger du poisson. Eh bien, c'est exactement la même chose au restaurant. Même s'ils n'ont pas préparé le repas eux-mêmes, ceux qui nous invitent sont nos hôtes, le restaurant leur maison temporaire, et les invités sont tenus au même devoir de reconnaissance que lors de n'importe quelle invitation.

Aucune critique n'est permise, pas plus sur la cuisine que sur le cadre ou le service, et la personne dont vous parlez s'est conduite avec grossièreté.

Bien plus, si l'invité émet des réserves («Cet endroit n'est pas si bien que je le pensais, je suis désolé»), on évitera de répondre: «Vous avez raison, quelle gargote

infâme!», mais au contraire, même si on pense comme lui, on le rassurera: «Mais non, pas du tout, mon entrecôte était parfaite, et j'adore ce côté bonne franquette». C'est ce que certains appellent de l'hypocrisie, et que je persiste à appeler de la gentillesse.

Une certaine forme de politesse incite à dénigrer ce qu'on offre de façon à mettre l'autre à l'aise, en quelque sorte à alléger sa dette. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre en abondant dans ce sens. C'est ce qui se passe quand, dans *A la Recherche du temps perdu*, la marquise de Villeparisis, prêtant aux Verdurin la luxueuse avant-scène qu'elle loue à l'année, minimise l'intérêt de la pièce à laquelle elle leur a permis d'assister, et les remercie d'avoir l'amabilité d'occuper sa loge quand elle ne peut pas venir au théâtre. Et ceux-ci, qui ne possèdent pas, c'est le moins qu'on puisse dire, le code raffiné du faubourg Saint-Germain, la prennent au pied de la lettre et répondent qu'en effet la pièce ne

valait rien mais qu'ils sont ravis de lui avoir rendu service!

Et même si l'inquiétude de l'invité est réelle, il vous sera reconnaissant de ne pas y ajouter votre critique. Une fois encore, on est ici dans le système du don qui implique entre le donateur et le destinataire un jeu subtil et délicat. Mais, dans votre histoire, l'hôte n'est pas exempt de tout reproche. En effet, il est responsable de son invitation, du début à la fin, comme si elle avait lieu chez lui. Attentif aux verres vides, au service défaillant, il doit veiller au confort de ses invités. Il a donc mal joué son rôle, car c'était à lui de prendre les choses en main et de protester contre une carte qui ne tenait pas ses promesses. Et d'éviter ainsi à son invité de se montrer impoli. C'est le summum de la délicatesse.

Chaque jeudi, Sylviane Roche répond à vos questions concernant le savoir-vivre. Ecrivez-lui: sylviane.roche@letemps.ch

Men only (9)

Berluti, les sculptures souples

Stéphane Bonvin

Chaque jour, une nouveauté vue à Paris, durant la semaine des défilés masculins automne 2012.

«Berluti, bottier depuis 1895», dit le slogan. «Berluti, prêt-à-porter de luxe depuis 2012», peut-on ajouter désormais. C'est que **Berluti**, la mythique maison connue pour ses cuirs ambrés, ses secrets de peausserie et ses chaussures überluxueuses, vient de lancer sa première ligne de vêtements masculins. Sous l'impulsion d'Antoine Arnault, la marque a débauché le designer italien Alessandro Sartori qui œuvrait chez Zegna. Elle compte ouvrir une demi-douzaine de bouti-



ques et se lancer dans le sur-mesure.

Ce qui frappe, dans cette première collection qui va du nonchaland au costume d'affaires, de l'outdoor au soir, c'est évidemment la richesse et la singularité de matières. Tissus tramés cachemire, mohair, alpaga et soie pour les classi-

ques. Blousons de motard patinés à la main. Collectors! Détails secrets. Palette de gris subtils creusés par les kakis, les bourgognes, les noirs encre. Mais la vraie surprise est ailleurs: dans la souplesse des silhouettes qui font, de cette première, une leçon d'élégance sans effort.

Demain Une page sur Paris!